

René Descartes ou ce “je est un autre” !

Il m'arrive si peu souvent de rencontrer de bons raisonnements, non seulement dans les discours que je fréquente en ce désert, mais aussi dans les livres que je consulte, que je ne puis lire ceux qui sont dans les lettres de Votre Altesse, sans en avoir un sentiment de joie extraordinaire ; et je les trouve si forts que j'aime mieux avouer d'en être vaincu que d'entreprendre de leur résister. [...] C'est une vertu si louable de juger favorablement des autres et elle s'accorde si bien avec la générosité [...] ¹

Cher Monsieur Spada,

J'ai été éblouie, en joie de vous lire, amusée souvent, tenue en haleine par ce vent de fraîcheur qui émane de votre, comment dirais-je, sinon hommage, portrait de Descartes. Enfin, heureuse du récit que vous brosez, rare je vous assure, jetant aux orties l'injuste réputation qui fut faite à ce philosophe et savant et grâce à un érudit mélange d'imagination, d'humour et de faits avérés. Réel plaisir de voir s'émietter ce cliché du cartésien, forcené de la seule Raison, esprit français – inconnu d'eux et cependant méprisé de l'opinion courante. Le sourire, parfois même le rire, accompagna ma lecture de votre remarquable salut, oui j'insiste, à Descartes trop largement considéré comme ennuyeux.

Quelle belle idée que *Le démon de Descartes* ! Ce daïmon – génie protecteur, sorte de dieu, faisant office de démiurge, intermédiaire entre les hommes et les dieux – qui restitue (certes avec fantaisie, et parfois facéties) la figure d'un homme qui dans sa vie et ses convictions « n'est pas plus cartésien que Marx serait marxiste ». Un Descartes, rené par une sorte d'*éloge de la folie*. Bref, un René Descartes dépoussiéré de sa réputation d'apologiste de la raison jusqu'à la raideur. La vraie part, celle de l'ombre, qui se démarque bien de ce que Gide avait ironiquement transcrit dans son propos en forme de paradoxe « tel critique a fait de moi un portrait où tous ceux qui ne me connaissaient pas m'ont reconnu », extrait de son *Journal* cité par Sartre.

La rencontre de votre livre est née d'un défi : qu'il y ait occasion d'un autre portrait de Descartes, dans l'humour, lors des Journées de la *Fédération des maisons d'écrivain & des patrimoines littéraires* en Touraine... Bien entendu, cela n'a pas manqué d'intriguer Michèle Gorenc et me voilà donc embarquée dans cette aventure !²

Pour ceux, dont modestement je suis, qui ont plongé dans cette œuvre et apprécié les différentes palettes de cet esprit humaniste (en particulier au contact du *Traité des passions* et de sa correspondance, singulièrement avec ces deux Altesses des pays nordiques), votre livre est une récompense par son intelligence du cœur.

J'imagine que vous ne prendrez pas ombrage qu'en lieu et place d'une étude, je choisisse le mode épistolaire pour vous confier quelques souvenirs – d'ailleurs largement ravivés, prolongements, échos et liens dont vous êtes l'inspirateur. Mieux, dès que je me suis autorisée la lettre, il m'est devenu poétiquement évident (eh oui ce mot n'est pas que cartésien !) que ce serait plus en résonance avec votre fibre d'écriture.

Au fait, sans doute faut-il présenter, au titre d'ambassadeur du pays cartésien, mes lettres de créance. Enseignant la philosophie, *Les règles pour la direction de l'esprit* furent mon sujet de recherche. Œuvre volontairement choisie au vu sinon du mépris du moins du peu d'estime de la part des spécialistes du cartésianisme. Mais surtout texte de genèse, tellement plus fécond et inventif que les fameuses quatre règles du *Discours de la méthode*.

Les Regulae ad directionem ingenii sont riches en rebondissements, questionnements et doutes. L'auteur est à l'écoute des conseils et ordres de l'esprit n'agissant pas comme celui qui part avant d'écouter

ce que veut son maître et où il doit se rendre – paradigme du serviteur trop zélé³. J'y reviendrai.

D'autre part, sensible au versant de la réflexion si pertinente et très proche d'une hygiène de vie quotidienne sur la santé du corps et les affections de l'âme, j'ai admiré et souhaité transmettre les propos, dignes d'être « du bonheur », dans la lignée de ce que fera Alain, du *Traité des Passions de l'âme*.

Deux petites anecdotes me reviennent en mémoire. Abordant la jalousie – relevant « d'une mauvaise opinion de l'autre ou (et) de soi-même », dit l'auteur – un élève s'est écrié « comment peut-il en parler puisque, n'étant pas marié, il n'a pu la ressentir ? ». Un gentil rire a fusé dans la salle ! Et puis, lors de l'année de stages pédagogiques, en page d'exergue du cahier que chaque futur enseignant reconnu par le diplôme devait tenir à jour et transmettre au jury, Descartes était à l'honneur :

Je ne me suis pas mis ni ne me mettrai jamais dans l'esprit de blâmer la méthode ordinaire d'enseignement qui prévaut dans les écoles ; car je lui dois le peu que je sais et c'est de son secours que je me suis servi pour reconnaître l'incertitude de toutes les choses que j'y ai apprises. Aussi, bien que mes précepteurs ne m'aient rien appris de certain, néanmoins, puisque j'ai appris d'eux à le reconnaître, je dois leur rendre grâce et je leur ai assurément plus d'obligation aujourd'hui du fait que toutes les choses qu'ils m'ont apprises étaient fort douteuses que si elles avaient été conformes à la raison ; dans ce cas, en effet, je me serais peut-être contenté du peu de raison que j'y aurais trouvé et cela m'aurait rendu plus négligent dans la recherche soigneuse de la vérité⁴.

Si Descartes, à coup sûr, manie bien l'ironie, cette citation était un brin impertinente. Somme toute, si j'ai été sensible à votre lecture de Descartes, à la vivacité, teintée de facétie parfois, de vos propos, c'est parce que seule face à tant d'autres j'ai bataillé pour le défendre et combattu la caricature, encore plus grave lorsque des hommes de connaissance la transmettaient. En vain, d'ailleurs. C'est dire combien, aujourd'hui, la rencontre d'un « allié substantiel » répare ma déception.

Après avoir un tant soit peu fondé ma prétention à parler avec vous de notre Descartes, librement votre récit me guidera.

D'emblée vous placez Descartes, quant à la question de la vérité – celle des opinions, des sens et de l'entendement commun – dans la lignée du constat de Montaigne parlant de la frontière du Rhin, écho de « l'en deçà et l'au-delà des Pyrénées ». Au cœur de ce débat, il s'agit donc de quitter le royaume des apparences et de s'armer des règles de

la méthode. Et pourtant, Descartes fonde sa vocation sur ce fameux songe de la nuit du 10 novembre 1619, alors qu'il a 24 ans. Mais, ce n'est pas lors d'une inspiration foudroyante, dites-vous, qu'il construit sa méthode ou *mathesis universalis*.

Il y eut, il est vrai, la gestation puis l'accouchement, d'abord dans les *Règles pour la direction de l'esprit*. Cet ouvrage⁵ est celui des commencements, introduisant l'hésitation et les sentiers du bon sens, par les allégories empruntées aux métiers d'artisanat afin d'extraire le bon usage et cheminement des qualités cardinales de l'esprit. L'observation, du travail et du résultat, des broderies, tissages, joaillerie, avec perspicacité et sagacité – facultés de l'intuition et de la déduction – fournit le tremplin apte à aiguïser l'œil de la raison. L'architecture, référence la plus présente dans ses autres œuvres, est ici l'esprit même, non seulement de l'objet artisanal achevé mais encore de la maîtrise et de l'art du métier ainsi que de son apprentissage. Oui, « l'architecte, l'architecture (cet art qui obséda Descartes), comme une même figure du savoir et du corps humain ». Et, à 30 ans lorsqu'en effet il fit ce pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, était-ce remerciement ?

Cependant, dans cette recherche, l'auteur côtoie des questions qui le mènent à des apories. Comme celle de la reconnaissance de l'esprit qui ne peut se faire sans la méthode ; mais comment la trouver sinon à supposer son innéité ? Ce qui rejoindrait le constat « qu'elle ne sert qu'à ceux qui n'en ont pas besoin » émis, plus d'un siècle plus tard, par l'Encyclopédiste d'Alembert. Descartes se saisit de la métaphore du forgeron qui commence avant de forger à se forger des outils. À l'aune de ce cheminement, oui, il est encore plus justifié de souligner qu'il fut âprement combattu, et que ses ennemis sont moins ses détracteurs que ses disciples réducteurs. Certainement il a vivement et obstinément dérangé le milieu intellectuel, et d'autant plus qu'il a comme psychanalysé le besoin de dogmatisme de certains savants et lettrés de son époque. Ainsi, d'une part, il soupçonne les mathématiciens d'avoir volontairement caché la limpidité de leurs raisonnements, afin de laisser croire à leur génie inventif et de forcer l'admiration de ceux qui ne savent pas – cause aussi (cela a-t-il vraiment changé ?) du sentiment que ces domaines sont réservés à des êtres dotés de plus de raison que le commun des mortels, et par là de la sélection. D'autre part, n'aurait-il pas souhaité casser la chaîne des travers de l'instruction, allant encore plus loin dans cette sorte de psychanalyse comportementale de l'éducateur conforme au modèle reçu par l'élève ? Ce dernier ayant :

déjà pris l'habitude de céder à l'autorité plutôt que d'ouvrir les oreilles à la seule voix de la raison [...] Bien plus, de même que dès l'enfance il a pris pour la raison ce qui ne reposait que sur l'autorité de ses précepteurs, de même maintenant il présente son autorité pour la raison et il cherche à se faire payer par les autres le même tribut qu'il a payé autrefois⁶.

Je pense à la vigilance d'un Bachelard. L'actuelle science, critique, de l'éducation ferait-elle mieux pour débusquer les obstacles épistémologiques et ceux de l'ego ?

Ainsi, il y a de quoi mesurer la mission révolutionnaire, inspirée ou non par cette nuit et ce démon, d'un Descartes. Les *Regulae* offraient donc déjà ce visage d'un absolu renouveau d'esprit. Descartes en a nettement conscience, soulignant en 1649 qu'il a « quantité d'ennemis, non point, grâce à Dieu, à cause de ma personne, mais en qualité d'auteur d'une nouvelle philosophie »⁷.

Prolongeant, non sans une certaine malice, l'événement avéré du songe, vous livrez l'auteur aux extrêmes, par des rapprochements avec le mysticisme poétique, et, au détour pour vite l'abandonner, avec la religion révolutionnaire de la Raison, robespierriste. Il est manifeste en effet que Descartes était comme Montaigne homme de la mesure, suivant une morale issue des Stoïciens et Épicuriens, pour éviter le malheur en n'ayant des désirs ou un « vouloir » n'outrepasant pas ce qui dépendait de lui ou son « pouvoir ». « Morale provisoire », qu'il se donne dit-il, eu égard à la longue entreprise du doute, méthodique, hyperbolique et systématique dans le domaine de la connaissance tandis que la vie pratique n'autorise pas l'absence de règles de conduite judicieuses, nécessaires à l'urgence de l'agir. En fait, ce deviendra, enrichie des conseils perspicaces des lettres à Élisabeth, sa morale définitive...

Ce soldat est visité, inspiré, par le démon dites-vous. Ainsi, déjà en contraste avec ses congénères, vu ses rêves prémonitoires, et son peu d'ambition en dehors de la maîtrise des arts martiaux, l'escrime en particulier, il va verser dans la philosophie, faute de se sentir pouvoir exceller dans l'art poétique (« Marcher le premier plutôt que de clopiner à la queue des poètes », « Le Malin transforme tout poète en éloquent raisonneur », « Ce qui surpasse les audaces de l'imagination »). Si le démon fait écho à l'hypothèse du *malin génie*, à travers vos lignes se dessine au contraire une vocation non programmée mais née de la fantaisie ou du caprice des choses extra-terrestres, voire divines. Cette vision me plaît, vu sa pertinence pour saluer l'itinéraire de vie, pas du

tout cartésien, de cet homme. Toujours ailleurs qu'en son pays, amoureux et « fils père » (pourquoi pas ceci puisque des filles mères ?), plus ami des femmes que des hommes. Ces femmes dans sa vie j'irai, partageant votre plaisir d'en parler, plus profondément à leur rencontre.

Donc le songe ouvre des similitudes entre poésie et philosophie, art et connaissance certaine. Songe qui – et vous faites un petit clin d'œil à Hamlet, fécond et pas du tout folie – inaugure ce poids de l'unique fondement de la vérité, situant au sein du *to be or not to be*, au nom des limites du doute, l'évidence de la nécessité du penser. Bien entendu, rien de l'argument cartésien n'est à prendre indépendamment de son constat des ravages de la scholastique et de l'incertitude dans laquelle nous laissent les opinions et les connaissances dogmatiques, passivement apprises et répétées, plus dans le but de faire étalage que de se coltiner à la patiente recherche de la vérité ; vérités qui nous échappent pour peu qu'elles ne soient pas revivifiées par un sentiment modeste de soi et un désir d'écouter les points obscurs à réinterroger.

Telle une mise en scène, en un tableau lyrique et descriptif, vous énumérez les ingrédients de ce patient chemin du doute : la chambre alors appelée poêle, les connaissances par ouïe dire, les souvenirs, les illusives perceptions des sens. La sobriété picturale d'un Rembrandt, vous n'avez pu n'y pas penser, pourrait en effet, célébrer cet intrépide convoqué par le clair-obscur, qui « rejette tout ce qui fait écran entre soi et soi ». Si à ce stade de la parution du *Discours* l'auteur ne fut pas critiqué, honni fut-il non seulement par les pouvoirs de l'église mais encore par des lettrés auxquels il consacra, comme avec raison vous vous en étonnez, un temps trop précieux à leur faire de si longues réponses à leurs objections, au regard de la mission qu'il s'était donnée ou de ce que son démon lui aurait inspiré. Il ne fut pas tendre avec certains, dont en particulier Gassendi qui certes de manière peu amène mais pertinente quant au contenu mit le doigt sur le paradoxal dualisme. Gassendi répondit, à propos du dualisme entre le corps et l'âme qui conduisit Descartes à poser que seule l'âme pense et que le corps ne peut jouer que le rôle d'obstacle (il prenait l'exemple de l'incapacité à penser pour un homme ivre), « si les sens nous trompent, ils nous montrent aussi la vérité ». Les sensualistes, les empiristes, ont repris cette problématique et, des siècles plus tard, Maurice Merleau-Ponty, phénoménologue soulignant que « je suis mon corps et non j'ai un corps » proposait une réponse du style : « si mon corps peut être un obstacle à ma pensée c'est que d'une certaine manière il y participe... »⁸.

À vous lire et surtout vous relire, grande fut l'incitation à me replonger dans l'abondante correspondance et à regarder attentivement les divers portraits picturaux de l'auteur... Excusez mon tissage presque hasardeux, au fil du désir d'aborder tel ou tel aspect que vous convoquez.

Peu aisée la lecture de l'œuvre cartésienne. Il ne faut pas oublier qu'outre l'habitude du latin, il y avait alors, et il y eut longtemps, une sorte de persécution (par l'église surtout) qui obligeait à un art d'écrire avec tournures et périphrases qui sont souvent pénibles pour le lecteur. Descartes, renonçant après la condamnation de Galilée à publier son projet de *Traité du Monde et de la Lumière*, accrut sa tendance à s'exprimer de manière enveloppée. Précautions, « excès dont il a entouré l'expression de ses idées et qui bien souvent nous les voilent », que lui reprochera Bossuet. Il en avait conscience, « Je sais qu'il est malaisé d'entrer dans les pensées d'autrui, et l'expérience m'a fait connaître combien les miennes semblent difficiles à plusieurs »⁹. Malgré tout, et surtout dans la correspondance (en dépit d'une excessive diplomatie parfois, afin de se gagner la faveur de ses interlocuteurs) et des textes non publiés de son vivant, l'auteur ne manque pas de propos directs et de franchise et il y a un aspect plaisant dans son style, certaines expressions ne manquant pas de poésie ou invitant à sourire. Tel, « je veux mal à ma solitude »¹⁰.

Probablement, votre hypothèse du danger « d'un grand cri d'orgueilleuse solitude » et de « prendre la place de Dieu » est née de l'exagérée réputation faite à l'auteur pour lui substituer : l'auteur une fois calmé aura pour fil conducteur l'évitement de la duperie en se méfiant de ce que « trop de naïfs font d'une simple habitude le pur réflexe de la vérité ». Père de la science de la connaissance (tel un Rousseau quant à l'ethnologie, selon Lévi-Strauss), aurait pu proclamer Bachelard citant « un épistémologue irrévérencieux disant que les grands hommes sont utiles à la science dans la première moitié de leur vie, et nuisible dans la deuxième »¹¹.

Revendiquée comme un choix, la « solitude hors de laquelle il est difficile que je puisse rien avancer en la recherche de la vérité ; et c'est en cela que consiste mon principal bien en cette vie »¹², Descartes en fera une saine condition régulatrice. D'autant, comme vous avez plaisir à le développer, qu'il aura une vie sentimentale libre et tissera des liens d'amitié, avec, comme à votre suite je m'y attarderai, en particulier des

femmes. Il ne cessera de témoigner que solitude et santé sont les piliers d'une vie, sinon heureuse, harmonieuse.

Cette vie de solitude volontaire ne semble pas séparable de sa vision de la santé. Ainsi, l'importance qu'il a donnée à cette heureuse hygiène de vie – de là les conseils précieux et si judicieux qu'il prodiguera à partir de 1643, à Élisabeth de Bohême, de faible santé et sujette à la dépression. Il revendique plusieurs fois ce principe vital :

[...] je n'ai jamais employé que fort peu d'heures par jour aux pensées qui occupent l'imagination, et fort peu par an à celles qui occupent l'entendement seul, et que j'ai donné tout le reste de mon temps au relâche des sens et au repos de l'esprit [...] ; c'est ce qui m'a fait retirer aux champs¹³.

Étrange, étonnant, si contraire à l'image retenue par la postérité. En outre, il est convaincu que l'on doit être son propre médecin, du fait qu'un homme à trente ans peut savoir ce qui par expérience lui est utile ou nuisible. Il préconise en outre, à la fin de *l'Entretien avec Burman*, un régime naturel, vivre comme les bêtes, manger ce qui nous plaît, pour prolonger la vie – la nature jetant l'homme dans les maladies pour l'alerter tandis qu'elle est apte à poursuivre elle-même sa restauration. Idée très contemporaine, le corps nous fait de signes – par ses fatigues, faiblesses et maladies – afin de nous obliger à en prendre soin.

Dans ses lettres à Élisabeth, l'auteur multiplie les analyses et les descriptions de ce qui entrave la bonne santé. Et l'essentiel de la remarquable thérapie, proposée à Élisabeth par notre auteur, se résumerait en ces mots :

la tristesse étant la cause la plus ordinaire de la fièvre lente, outre les eaux de Spa (par elles-mêmes insuffisantes), par la force de votre vertu, rendre votre âme contente, malgré les disgrâces de la fortune.

Et mieux encore, comme vous l'évoquez avec une évidente allégresse,

ne s'occuper qu'à imiter ceux qui, en regardant la verdure d'un bois, les couleurs d'une fleur, le vol d'un oiseau [...] ce qui n'est pas perdre le temps mais le bien employer. [...] la santé étant le fondement de tous les autres biens qu'on peut avoir en cette vie¹⁴.

Encore faut-il accepter, d'une part que « infortunes et maladies soient aussi naturelles que prospérités et santé » ; d'autre part, que sont seulement « responsables de notre malheur l'impatience et la

tristesse » ; enfin, que la *vita beata*, inspirée d'Épicure, est dans le contentement de l'esprit, vertu de générosité, qui se fonde sur une jouissance ou plaisir de la bonne fin de nos actions.

Le démon que vous invoquez aurait-il inspiré chez notre militaire, déjà de corps sain et harmonisé par l'escrime, la cavalerie etc., cette recherche de la santé simple pour celle de la vérité ? Je ne sais, mais cet homme peint par vos soins avait bien tous les atouts, malgré son peu d'atours, d'une promesse de belle et longue vie. Pourtant, Descartes meurt à cinquante-quatre ans en plein hiver nordique, d'une pneumonie fulgurante.

Est-ce le démon qui lui aurait soufflé une telle témérité ? Toujours est-il que son amour des femmes, surtout des femmes « philosophantes », a vaincu ses hésitations à entreprendre ce périlleux voyage en Suède. En l'occurrence, pour se rendre auprès de la reine Christine de Suède qui lui imposa des entretiens à l'aurore dans sa bibliothèque – lui qui avait pour habitude de prendre son temps le matin. « Et voilà qu'il lui faut, dès cinq heures du matin, dans la Venise des glaces, enfourner des principes de philosophie dans une tête royale » (alors que le démon l'avait engagé, dites-vous, « à se méfier des souveraines temporelles »). Voilà bien le comble pour un tel homme libre et apôtre de la raison que de succomber au charme féminin ! Mais comment ne pas s'en réjouir puisqu'en toute évidence il n'en est que plus humain et laisse le vent de folie prolonger la jeunesse qui le quitte ? Quoi qu'il en soit, belle preuve de son dévoué amour des âmes (voire des femmes !).

J'ai regardé ses portraits, où se lisent cette pâleur, héritage de sa mère morte lors de sa première année, et sa santé chétive – on mesure mieux encore sa nécessité d'en prendre soin ; ils ne célèbrent pas le réel, sinon Don Juan, séducteur qu'il semble avoir été. Encore que les portraits les plus flatteurs et lumineux, ceux de Franz Hals, nous laissent rêveurs, car, si nous avons ignoré qu'il s'agit de Descartes, le simple gentilhomme frapperait notre imagination !

Oui, la place de l'amour et des femmes dans sa vie est prodigieuse – on peut d'autant plus le noter qu'à l'époque, les auteurs ne s'épanchant guère, leur vie intime est quasi inconnue. Il se plaisait, en effet, en compagnie des femmes, il leur trouvait un esprit plus libre.

C'est sans doute, et comme vous j'en fus émue, sur ce terrain des amours et amitiés amoureuses que Descartes est le plus attachant. Ainsi, d'Hélène, dont rien ne se sait, de sa fille Francine, le plus grand chagrin de sa vie, car morte à cinq ans, qu'il évoque dans plusieurs de ses lettres... Son attirance pour les filles « louches » (terme employé à l'époque), pour rappeler, plus élégamment dit, ce premier amour d'enfance porté vers celle qui avait une coquetterie dans l'œil. Ah la force des pulsions ! Alors, il y a un grand plaisir à relire ses nombreuses lettres à Élisabeth de Bohême, et les quelques-unes à Christine de Suède.

Il fut visiblement sensible au charme des femmes. Sa première lettre à Élisabeth, à laquelle il consacra la partie la plus assidue de sa correspondance (hormis celle avec le père Mersenne), après une entrée en matière saluant la faveur de cette dernière, en est témoin. Ne regrettant pas – conscient dit-il que de la sorte elle « soulage » ses défauts (sans doute sa capacité à être troublé et une espèce de timidité) – de ne l'avoir de visu rencontrée, ayant reçu ses « commandements », il lui confie :

car j'aurais eu trop de merveilles à admirer en même temps ; et voyant sortir des discours plus qu'humains d'un corps si semblable à ceux que les peintres donnent aux anges, j'eusse été ravi de même façon que me semblent le devoir être ceux qui, venant de la terre, entrent nouvellement dans le ciel. Ce qui m'eût rendu moins capable de répondre à Votre Altesse [...] ¹⁵.

Quelle envolée lyrique et quels compliments ! Il commence donc dès cette lettre à répondre à la question du « comment l'âme qui est une substance pensante peut mouvoir le corps ». Vous savourerez le bel humour de ce compliment, du style : moi Descartes, en tant qu'homme et être de la terre, je suis troublé par votre beauté, mais mon âme vous inscrit ange dans le ciel pictural ! Ces lettres pleines de profondeur et de patience ne cessent d'inciter à la belle humeur et à la joie afin de l'arracher aux méfaits des circonstances et des infortunes de l'existence ; en lui faisant prendre conscience de son privilège d'aisance matérielle et d'esprit par rapport au commun des mortels et qu'il est dommage, voire impossible dit-il, d'avoir un corps si faible avec un esprit si ferme ; et qu'entreprendre sans répugnances nous persuade de bien réussir. À remarquer aussi que la dame lui demandant, en septembre 1646, d'étudier *Le Prince* de Machiavel, ouvrage qu'elle connaît, pour lui donner son avis sur la politique,

Descartes avoue son incompetence ; ajoutant qu'il mériterait d'être moqué s'il pensait pouvoir lui enseigner quelque chose à ce sujet. Dans cette lettre, il fait des remarques de bon sens, mais visiblement lit Machiavel au pied de la lettre et selon des objectifs strictement moraux – ce qui se comprend fort bien, vu l'époque et sa conception du monde.

À la réception de la première lettre de Christine de Suède, il s'exclame encore :

S'il m'arrivait qu'une lettre me fût envoyée du ciel, et que je la visse descendre des nues, je ne serais pas davantage surpris, et ne la pourrais recevoir avec plus de respect et de vénération, que j'ai reçu celle qu'il a plu à Votre Majesté de m'écrire ¹⁶.

Sous cet excès de flatterie ou d'éloge, qui nous rendrait l'auteur bien trop séducteur et se payant de mots, perce une évidente ironie quand on sait qu'il a longtemps attendu réponse de la dame, suite à ses lettres à Chanut, l'intermédiaire de cette rencontre !

L'air de rien il s'amuse encore lorsqu'il écrit à l'une en faisant mention assez précisément de son lien, épistolaire et de conseils philosophiques, avec l'autre et réciproquement. Bref, encore le démon ! Et qui s'installe dans la posture royale, sinon celui qui attise le feu de la curiosité et se pose en maître (même si plusieurs fois, il assure être leur « domestique ») de l'art de vivre en dépit de leurs soucis ? Descartes, facétieux et malin, joue sur leur besoin de pouvoir (légitimé par leur place de reines), aiguisant alors leur tentation de jalousie. Et il le sait. Action thérapeutique dans l'exacte ligne de ses constants propos pour sortir de l'état dépressif ? Peut-être pour, de même que la peur qui ne se peut combattre qu'indirectement, réveiller l'énergie trop rivée à se complaire dans la désolation de soi et des circonstances. Dans sa dernière lettre à Élisabeth, très belle et émouvante, il aborde directement la question de la jalousie. Il raconte qu'il a vu deux fois Christine de Suède, qui lui a demandé s'il « savait » de ses nouvelles ; puis, il ajoute :

remarquant la force de son esprit, je n'ai pas craint que cela lui donnât aucune jalousie, comme je m'assure aussi que V. A. n'en saurait avoir, de ce que je lui écris librement mes sentiments de cette Reine. [...] La vertu que je remarque en cette Princesse, m'obligera toujours de préférer l'utilité de son service au désir de lui plaire ; en sorte que cela ne m'empêchera pas de lui dire franchement mes sentiments ¹⁷.

Bref, il y a de quoi sourire de la malice de cet homme courtois et heureux de l'être, du moins pour son esprit – même si de la part de ces deux femmes à l'ardeur philosophique il est à supposer que sagesse et générosité les animent plus que tous ces travers ordinaires !

Il est, oui, incontestable qu'Élisabeth a été comme une fille de cœur et d'âme qui a pu le consoler de la mort de Francine et des tourments que lui ont fait subir ses détracteurs. On sent cet amour de transmettre, dans les leçons de sagesse qu'il lui infuse et insuffle. Actuellement ce pourrait être comparé, pour un large public ignorant de la pensée antique, stoïcienne en particulier, à une approche bouddhiste. De même qu'il souligne l'importance du plaisir pour la *vita beata* et afin de concrétiser son sens du devoir, il touche, certainement avec efficacité, sa correspondante aux tendances neurasthéniques en lui disant :

L'on n'a pas sujet de craindre ce qu'on ignore ; car souvent les choses qu'on a le plus appréhendées, avant que de les connaître, se trouvent meilleures que celles qu'on a désirées. Ainsi le meilleur est en cela de se fier à la providence divine, et de se laisser conduire par elle ¹⁸.

Tout cela, avec bien des descriptions banales sur les obstacles du corps à la volonté de vivre heureux, remarquant au passage :

comme il arrive aussi quand nous dormons ; car le plus philosophe du monde ne saurait s'empêcher d'avoir de mauvais songes, lorsque son tempérament l'y dispose ¹⁹.

Et voilà, cher Monsieur Spada, que notre auteur y revient ! Sans doute était-il convaincu de la vertu des songes, car, comme Montaigne qui volontairement se faisait réveiller par son domestique, Descartes aimait savourer ce subtil passage du sommeil au réveil, pour dites-vous « mêler insensiblement ses rêveries du jour avec celles de la nuit ».

Enfin, il faut bien y venir, le *Cogito*. Tout le chapitre que vous lui consacrez est un festival de logique et d'absurde, de prolongements possibles et de prestidigitations. Jouant, en mode codicille, sur les objections réelles mais aussi, un peu à la Ponge ou à la Tardieu, sur le choc ou le heurt du sens et de la forme. Presque tous les interprètes du *Cogito* soulignent avec vigueur que ce n'est pas une fidèle traduction du latin que cette déduction mais qu'il serait plus juste de dire « je pense je suis ». Le sixième, judicieusement inventé, retient singulièrement l'attention en ouvrant à l'intersubjectivité initiale, versant

absent du discours cartésien, dont alors un propos de Merleau-Ponty pourrait illustrer ainsi : « Les consciences se donnent le ridicule d'un solipsisme à plusieurs » ²⁰.

Je ne retiendrai – et c'est aussi pour suivre votre invitation à continuer au-delà de votre neuvième exemple ! – que quelques passages de Ponge. D'autant plus que vous en fîtes un ami, et un allié choisi de lui pour la célèbre collection Seghers – je salue au passage cette autre affinité élective agréable. Donc passons, sinon l'éponge comme il aurait pu dire, à Ponge ! De ces trois extraits, leur évidence, à la fois poétique et philosophique, suffira.

L'homme indéfini que je suis, l'on voit enfin ce que c'est. [...] Cette entité mince et floue qui figure en tête de la plupart de nos phrases, ce *je* que tous, tant que nous sommes, sommes ; l'homme du "je pense donc je suis". Giacometti l'a pris au filet de sa sensibilité et du bronze ²¹.

Cette Table est du féminin comme est du féminin la raison, elle me paraît, en vérité, *la Raison même*. C'est à la table rase (de Descartes) qu'évidemment en cet instant je songe, mais *sur* ou *de* la table rase que reste-t-il ? – (mauvaise formulation)

En voici une meilleure :

Table rase ayant été faite (dite) qu'en reste-t-il

Eh bien, j'en demande pardon à Descartes il ne reste ni Je ni pense ni je ni suis, ni je pense ni donc ni je suis, il ne reste mais il reste (encore) incontestablement la table.

Rase ou pas rase comme on voudra il reste la table

il reste LA TABLE

(à laquelle d'ailleurs les majuscules ne conviennent guère) ²².

Je ne sais quelles sont les sources de Descartes, et ne me donnerai, ayant trop à faire, beaucoup de peine maintenant pour m'en instruire, mais il me semble bien remarquable que Malherbe, de quarante-cinq ans antérieur à notre philosophe, ait pu écrire : « Dites-moi, ma Raison, si c'est chose possible / D'avoir du jugement et ne l'adorer pas » (et bien d'autres formules de ce genre). (Descartes n'avait pas trente ans à la mort de Malherbe).

*

Mais cette raison, qu'est-ce, sinon plus exactement la *réson*, le résonnement de la parole tendue, de la lyre tendue à l'extrême ²³.

Ponge est sans cesse inventif et intempêtif. En appréciant, surtout dans ce dernier jeu de mots, présent aussi dans *Proèmes*, le parallélisme dans ce dynamisme commun des sens et de l'esprit, il me semble que nous rejoignons l'inséparable souffle qui habite, diversement souvent mais parfois identiquement, philosophie et poésie. Un point commun s'esquisserait entre ces deux esprits, leur érudition

(dont Descartes avait eu, apparemment sans suite, le projet d'en écrire un traité) et, différemment, *la rage de l'expression*.

Dans le même registre, vos variations pour cet original portrait de Descartes, avec qui en effet, aussi bien côté personnage que côté personne, il y avait maille à partir, l'auraient à coup sûr comblé. Sans doute aussi les quelques créations résolument humoristiques qui depuis peu lui sont consacrées²⁴ l'auraient fait sinon rire aux éclats, sourire.

En espérant que j'ai su un tant soit peu me rendre digne (voyez-vous, je parle comme René !) du plaisir que vous m'avez donné par ce possible *Descartes par lui-même*.

Alors, permettez-moi d'appliquer à votre *Démon de Descartes* – dans la ligne du *Pour Monsieur Spada*, reconnaissance que Ponge vous adresse à propos de *La fête rouquine* – cette image de ce *résonnement de la parole tendue, de la lyre tendue à l'extrême*.

Anne-Marie VIDAL

NOTES :

¹ À Élisabeth, 3 novembre 1645, O. C. p. 1220.

² Il s'agit de la préparation de l'assemblée générale de la Fédération des Maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires et de la programmation, pour les adhérents, de la visite de la maison natale de René Descartes qui eurent lieu en mars 2010.

³ « Fréquemment, en effet, quelques-uns se mettent à scruter des propositions avec tant de hâte qu'ils appliquent à la solution un esprit errant à l'aventure, avant de remarquer à quels signes ils reconnaîtront l'objet cherché, s'il vient à se présenter. Ils ne sont pas moins niais qu'un serviteur envoyé quelque part par son maître et qui serait si désireux d'obéir qu'il se mettrait à courir en hâte sans avoir encore reçu d'ordre et sans savoir où on lui ordonne d'aller. » (Règle XIII).

⁴ *La recherche de la vérité*, O. C. p. 893, propos d'Eudoxe (réponse à Épistémon, représentant l'homme qui sait tout, incarné par l'abbé Picot, Eudoxe incarnant Descartes).

⁵ Texte retrouvé après la mort de l'auteur, qu'il aurait donné à un ami et qui a subi les aléas d'un naufrage en mer, datant selon toute vraisemblance de 1628.

⁶ *La recherche de la vérité*, O. C. p. 898, propos d'Eudoxe (réponse à Épistémon, représentant l'homme qui sait tout, incarné par l'abbé Picot, Eudoxe incarnant Descartes). Ne pensez-vous pas, vous aussi, que Freud, que vous évoquez, aurait mieux réussi quant à Descartes en exerçant son talent sur ces points ?

⁷ À Freinshemius, bibliothécaire de la reine Christine de Suède, juin 1649, O. C. p. 1343.

⁸ Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*, qui, fidèle à la lignée de Husserl, n'oublie pas que le dualisme cartésien (en marge de l'union substantielle) ne concerne que substance de la *res cogitans*.

⁹ Au Père Mesland, 2 mai 1644, O. C. p. 1162.

¹⁰ À Élisabeth, 18 mai 1645, O. C. p. 1182. Une comparaison est possible avec la correspondance de Gassendi et Peiresc. Cf. un petit opuscule publié lors du 4^e centenaire de la naissance de Gassendi, *Correspondance* éd. Terradou 1992, ainsi, « le beau temps qui nous rit ce matin ».

¹¹ Bachelard in *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin p. 15.

¹² À Élisabeth, 9 octobre 1649, O. C. p. 1345.

¹³ À Élisabeth, 28 juin 1643, O. C. p. 1159, cf. aussi 1210.

¹⁴ À Élisabeth, successivement O. C. 1182, 1183, 1187.

¹⁵ À Élisabeth, 21 mai 1643, O. C. p. 1151.

¹⁶ À Christine, 26 février 1649, O. C. p. 1327.

¹⁷ À Élisabeth, 9 octobre 1649, O. C. p. 1344-45.

¹⁸ À Élisabeth, mai 1646, O. C. p. 1234, cf. aussi à Christine O. C. p. 1284.

¹⁹ À Élisabeth, 1^{er} septembre 1645, O. C. p. 1201.

²⁰ Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*.

²¹ Francis Ponge, *L'atelier contemporain* O. C. II, p. 637.

²² Francis Ponge, *La Table*, O. C. II, p. 926.

²³ Francis Ponge, *Pour un Malherbe*, O. C. II, p. 79-80.

²⁴ Je pense, en particulier, à Jean-Claude Brisville et Pierre Cleitman...

Le démon de Descartes

Ecrivant à peu près toute son œuvre dans ce « grand jardin rempli de villes, de bourgs, de fermes et de châteaux » qu'était la Hollande pour lui, Descartes y mit cette clarté que l'on dit schématique comme s'il s'agissait d'éclairer un squelette. La même lumière traverse Nerval et Mallarmé aussi bien que La Fontaine et Racine, avec le contrepoint des ténèbres, tantôt juste au premier plan, tantôt cachées derrière le soleil.

Exemple (sous forme de codicille au Cogito) :

1. *Je pense donc je suis (pensant)* – Simple tautologie ? Ajoutons, pour voir, le mot être (donc je suis un être pensant). Afin de faire bonne mesure, me saisir à bras-le-corps, j'ajoute encore *moi* (donc je suis un être pensant à moi), sans l'obstacle du miroir. « Ah ! si je pouvais faire un pas tous les mille ans, soupire le damné pétrifié, je me serais déjà mis en marche ». Dès que le Ciel a permis à la créature dantesque un premier pas décisif, que son Dieu se repose, elle fera le reste.

2. *Je pense donc je suis (un être qui pense qu'il est)* – Est-ce que moi-même personnellement pense ou est-ce qu'on me pense pensant quelque part entre Dieu et l'homme ou seulement en Dieu ou seulement en l'homme ? « quelque part » est inadéquat. Si mon *Je* occupe une portion d'espace, penser semble échapper à cette stricte localisation. (C'est le tour de Borges qui va nous dire : Je pense donc je suis dans *une* tête, ou encore *il* me pense pensant, sans mettre obligatoirement à ce *il* une majuscule.) La réaction est immédiate, au grand dam de Pascal :

3. *Je pense donc je suis (celui qui est)* – Penser inclut dans son chapeau de prestidigitateur l'illusion du temps et de l'espace alors que temps et espace, s'ils s'avisent d'être réels, n'incluent pas nécessairement de la pensée. Qui pense s'égale à Dieu ou, tout au moins, ne pense qu'à son usage strictement personnel. La pensée pure ne peut que prétendre à l'éternité. Elle naît au-dedans, mais nous vient du dehors, puis nous traverse pour continuer sa route en nous et sans nous. Elle nous échappe, se projette dans le gouffre sidéral où nous tâtonnons pour la rejoindre. Rien de pareil au difficile : Je pense donc je suis (assis) d'Auguste au milieu de son cercle de figures de marbre.

4. *Je pense donc je suis (et ne suis pas)* – A ne pas confondre avec : je suis *ou* ne suis pas, plaisanterie sur l'oreiller à la Montaigne. Le *et* embrasse une totalité dans laquelle rien ne s'annule jamais. Sans l'accord de l'Être et du Non-Être dans ma pensée, l'univers serait terriblement simpliste, comme un quelconque dieu privé du clair-obscur.

5. *Je pense donc je suis (l'autre ou Je est un autre)*, contresigné par Nerval et Rimbaud – Devant son propre reflet, l'enfant normalement constitué s'éprouve hors de lui, qu'il rie ou qu'il pleure. Aux moments cruciaux de la vie, qui ne distingue nettement cet étranger entrant sous votre nom dans une salle d'examen, une chambre de torture, une grotte d'Eros et (lâchons le mot) dans la Mort ? Etrange Moi toujours trop grand pour soi. La souris accouche d'une montagne.

6. *Je pense donc Je (et nous sommes)* – Conclusion démocratique aussi bien que totalitaire, englobant d'un coup tous les espaces-temps. Sans l'autre qui n'est pas moi, je me volatilise. *Ce je pense* implique peu ou prou le verbe suivre. Et voilà tous les disciples bêlant à qui mieux mieux et que Descartes, ouvertement méprise.

7. *Je pense donc je suis (Je)* me constitue en face de l'immensité du trop plein des choses. Distinct de cette immensité que je conçois, je postule mon unité essentielle. Comme Dieu n'a eu besoin que de penser le monde pour qu'il fût, ma pensée, à partir d'elle-même, etc., etc...

8. *Je pense donc Je (...)*, avec ou sans points de suspension. Dans la seconde hypothèse, la formule est la plus économique de toutes pour agir ; dans la première s'ouvre cet illimité qui va se révéler à la conscience sous toutes les formes dont il est capable et que n'ont pas fini d'explorer et d'inventer les imaginations scientifiques. A moins qu'il ne s'agisse d'une inhibition, d'un empêchement d'aller de l'avant, de chanter sur le chemin de l'apocalypse.

9. *Je pense donc je suis (mort)* n'a rien d'un manifeste contre les intellectuels. Cette pensée (qui cherche toujours à rejoindre un horizon qui l'efface) articule d'une façon moins provocante : Je pense donc je suis absent – ou ailleurs qu'en la matière visible. Sur la pointe de la méditation s'abolissent tant de choses que l'homme, absorbé, traverse l'avenue comme un grand oiseau migrateur qui aurait perdu ses ailes. On devine la suite.

Arrivé au chiffre neuf, je laisse au lecteur éventuel le soin ou le plaisir d'autres formulations plus explicites, moins désordonnées. Cela me permettrait à mon tour de regarder le Cogito du dehors, comme un objet poétique à N dimensions dont quelque(s) face(s) me demeure(nt) cachée(s). A n'importe quelle table d'hôte (au temps de la pension Vauquer) *Je pense donc je suis* n'est que le prétentieux négatif de *Je suis donc je pense*, lapalissade, façon de parler pour (semble-t-il) ne rien dire, tel ce A égale A et n'égale pas B qui réunit toujours un congrès de savants dans l'attente, souvent comblée, qu'on établisse le contraire.

Mais avant tout ne faut-il pas se placer dans l'en-deçà du Cogito ? Etre profond consiste alors à creuser (Je penche, dit Machavoine) les fondations de la pensée, à commencer au-dessous de zéro, à ôter le maximum avant d'édifier (en admettant qu'on ne fait pas œuvre de troglodyte). L'architecture, l'architecture (cet art qui obséda René Descartes comme une même figure du savoir et du corps humain)...

57

8) Je pense donc Je (...) (avec au sens
pauses de suspension.) Sans la seconde étan-
tualité, la formule est la plus étonnante de
dans la première s'ouvre cet illimité qui va se
révéler à ~~la connaissance~~ la conscience sous
toutes les formes dans elle est capable et fine
n'ont pas fini d'explorer et d'inventer ~~elles~~
les conjectures scientifiques. ~~elles~~ pensées,
s'opposent tout bonnement dans inhibition, s'usent
empêchement d'aller de l'avant, de chanter sur
le chemin se c'est prophète.

9) Je pense donc Je suis (mat.) n'a rien d'un
manifeste contre les intellectuels. La pensée qui
cherche toujours à répondre quelque langage ou elle l'écrit.
se trouve ~~à l'origine~~ articule
d'une façon moins provocante : Je pense donc
Je suis ~~absent~~ ^{ou se fait} ~~absent~~ ^{matière} ~~matière~~.
Sur la pointe la plus subtile de la méditation
s'éloignent tant de choses que l'homme traverse
l'^{aveu} ~~l'absence~~ comme si elle était ~~indes~~ sans routines
ni jeux de signification. Effectivement, ~~absent~~ vide.
V grand ouvert, elle est ~~vide~~ ^{vide} ~~vide~~. Du
nous pour celui-ci ^{vide à l'improviste} ~~absolument~~ ~~en~~ ~~se~~ ~~per~~